LES

QUATRAINS
DU SEIGNEUR
DE PYBRAC,
CONSEILLER DU ROY
en son Conseil Privé.

Contenant preceptes & enseignemens, utiles & profitables pour tous Chrêtiens.

Avec les Quatrains du President le FAURE.

Ensemble les Quatrains de la Vanité du Monde.

Le tout revû, corrigé & augmenté des Tablettes ou Quatrains de la Vie & de la Mort, Par PIERRE MATTHIEU, *Conseiller du Roy.* Divisé en deux Parties.



A LONDRES,
Chez D. DU CHEMIN Marchand Libraire, dans le *Strand*, proche la Savoye, vis-à-vis *Sommerset-House*, au Sacrifice d'Abraham. 1697.



AU LECTEUR,

SALUT.

Je n'ay tâché cét œuvre façonner,
D'un ſtyle doux, afin qu'il puiſſe plaire :
Car auſſi bien n'entens-je le donner,
Qu'à ceux qui n'ont ſoucy que de bien faire.





LES

QUATRAINS

DU SEIGNEUR DE PYBRAC, CONSEILLER DU ROY, en son Conseil Privé.

I.

DIEU tout premier, puis pere & mere honore:
Sois juste & droit, & en toute saison
De l'innocent prens en main la raison:
Car Dieu te doit là haut juger encore.

II.

Si en jugeant la faveur te commande,
Si corrompu par or, ou par presens
Tu fais justice au gré des Courtisans,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

III.

Avec le jour commence ta journée,
De l'Eternel le saint nom benissant,
Le soir aussi ton labeur finissant
Loüe-le encor, & passe ainsi l'année.

IV.

Adore assis, comme le Grec ordonne,
Dieu en courant ne veut être honoré,
D'un ferme cœur il veut être adoré:
Mais ce cœur là il faut qu'il nous le donne.

V.

Ne va disant, ma main a fait cette œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait;
Mais, dis ainsi, Dieu par moy l'œuvre à fait,
Dieu est l'autheur du peu de bien que j'œuvre.

VI.

Tout l'univers n'est qu'une Cité ronde,
Chacun à droit de s'en dire bourgeois,
Le Scythe & More autant que le Gregeois,
Le plus petit que le plus grand du monde.

VII.

Dans le pourpris de cette Cité belle,
Dieu a logé l'homme comme en lieu saint,
Comme en un temple où luy même s'est peint,
En mille endroits de couleur immortelle.

VIII.

Il n'y a coin si petit dans ce Temple
Où la grandeur n'apparoisse de Dieu:
L'homme est planté justement au milieu,
Afin que mieux par tout il la contemple.

IX.

Il ne sçauroit ailleurs mieux la connoître
Que dedans soy, ou comme en un miroir,
La Terre il peut & le Ciel même voir;
Car tout le monde est compris en son être.

X.

Qui a de ſoy parfaite connoiſſance,
N'ignore rien de ce qu'il faut ſçavoir :
Mais le moyen aſſeuré de l'avoir,
Eſt ſe mirer dedans la Sapience.

XI.

Ce que tu vois de l'homme n'eſt pas l'homme,
C'eſt la priſon où il eſt enſerré,
C'eſt le tombeau où il eſt enterré,
Le lit branlant où il dort un court ſomme.

XII.

Ce corps mortel où l'œil ravy contemple,
Muſcles & nerfs, la chair, le ſang, la peau,
Ce n'eſt pas l'homme, il eſt beaucoup plus beau,
Auſſi Dieu l'a reſervé pour ſon temple.

XIII.

A bien parler ce que l'homme on appelle,
C'eſt un rayon de la Divinité,
C'eſt un atome éclos de l'unité,
C'eſt un dégout de la ſource eternelle.

XIV.

Reconnois donc homme ton origine,
Et brave & haut dédaigne ces bas lieux,
Puis que fleurir tu dois là haut és Cieux,
Et que tu es une plante Divine.

XV.

Il t'eſt permis t'orgueillir de la race,
Non de ta mere & ton pere mortel :
Mais bien de Dieu ton vray pere immortel,
Qui t'a moulé au moule de ſa face.

XVI.

Au Ciel n'y a nombre infiny d'idées,
Platon s'eſt trop en cela méconté,
De nôtre Dieu la pure volonté
Eſt le ſeul moule à toutes choſes nées.

XVII.

Il veut, c'eſt fait, ſans travail & ſans peine,
Tous animaux (juſqu'au moindre qui vit)
Il a creé, les ſoûtient, les nourrit,
Et les défait du vent de ſon haleine.

XVIII.

Hauſſe les yeux, la voûte ſuſpendüe,
Ce beau lambris de la couleur des eaux,
Ce rond parfait de deux globes jumeaux,
Ce firmament éloigné de la veüe.

XIX.

Bref, ce qui eſt, qui fut, & qui peut être,
En terre, en mer, au plus caché des Cieux,
Si tôt que Dieu l'a voulu pour le mieux,
Tout auſſi-tôt il a reçû ſon être.

XX.

Ne va ſuivant le troupeau d'Epicure,
Troupeau vilain qui blaſpheme en tout lieu,
Et mécroyant ne connoît autre Dieu,
Que le fatal ordre de la nature.

XXI.

Et cependant il ſe veautre & patroüille
Dans un bourbier püant de tous côtez,
Et du limon des ſales voluptez
Il ſe repaît comme une orde grenoüille.

XXII.

XXII.

Heureux qui met en Dieu ſon eſperance,
Et qui l'invoque en ſa proſperité,
Autant ou plus qu'en ſon averſité,
Et ne ſe fie en humaine aſſeurance.

XXIII.

Voudrois-tu bien mettre eſperance ſûre
En ce qui eſt imbecile & mortel ?
Le plus grand Roy du monde n'eſt que tel,
Et a beſoin, plus que toy qu'on l'aſſûre.

XXIV.

De l'homme droit, Dieu eſt la ſauve-garde :
Lors que de tous il eſt abandonné,
C'eſt lors que moins il ſe trouve étonné,
Car il ſçait bien que Dieu lors plus le garde.

XXV.

Les biens du corps & ceux de la fortune,
Ne ſont pas biens à parler proprement,
Ils ſont ſujets au moindre changement :
Mais la vertu demeure toûjours une.

XXVI.

Vertu qui gît entre les deux extréme,
Entre le plus & le moins qu'il ne faut,
N'excede en rien & rien ne luy deffaut,
D'autruy n'emprunte & ſuffit à ſoy-même.

XXVII.

Qui te pourroit, Vertu voir toute nüe,
O qu'ardamment de toy ſeroit épris !
Puis qu'en tout temps les plus rares eſprits
T'ont fait l'amour au travers d'une nüe.

XXVIII.

Le ſage fils eſt du pere la joye :
Or ſi tu veux ce ſage fils avoir,
Dreſſe le jeune au chemin du devoir ;
Mais ton exemple eſt la plus courte voye.

XXIX.

Si tu es né, enfant d'un ſage pere,
Que ne ſuis-tu le chemin ja batu ?
S'il n'eſt pas tel, que ne t'efforce-tu ?
En bien faiſant couvrir ce vitupere.

XXX.

Ce n'eſt pas peu naiſſant d'un tige illuſtre,
Etre éclairé par ſes anteceſſeurs :
Mais c'eſt bien plus luire à ſes ſucceſſeurs,
Que des ayeuls ſeulement prendre luſtre.

XXXI.

Juſqu'au cercüeil mon fils vüeilles apprendre,
Et tiens perdu le jour qui s'eſt paſſé,
Si tu n'y as quelque choſe amaſſé,
Pour plus ſçavant & plus ſage te rendre.

XXXII.

Le voyageur qui hors du chemin erre,
Eſt égaré ſe perd dedans les bois,
Au droit chemin remettre tu le dois,
Et s'il eſt chû le relever de terre.

XXXIII.

Aime l'honneur plus que ta propre vie,
J'entens l'honneur qui conſiſte au devoir.
Que rendre on doit (ſelon l'humain pouvoir)
A Dieu, au Roy, aux Loix, à ſa Patrie.

XXXIV. Ce

XXXIV.

Ce que tu peux maintenant ne differe
Au lendemain, comme le pareſſeux :
Et garde auſſi que tu ne ſois de ceux
Qui par autrui font ce qu'ils pourroient faire.

XXXV.

Hante les bons, des méchans ne t'accointe,
Et mémement en la jeune ſaiſon,
Que l'apetit, (pour forcer la raiſon)
Arme nos ſens d'une brutale pointe.

XXXVI.

Quand au chemin fourchu de ces deux Dames,
Tu te verras (comme Alcide ſemond ;)
Suis celle-là, qui par un âpre mont
Te guide au Ciel, loin des plaiſirs infames.

XXXVII.

Ne mets ton pied au ttavers de la voye
Du pauvre aveugle, & d'un piquant propos
De l'homme mort ne trouble le repos,
Et du mal-heur d'autruy ne fais ta joye.

XXXVIII.

En ton parler ſois toûjours veritable,
Soit qu'il te faille en témoignage ouïr,
Soit que par fois tu vueilles réjouïr
D'un gay propos tes hôtes à la table.

XXXIX.

La verité d'un Cube droit ſe forme,
Cube contraire au leger mouvement,
Son plan quarré jamais ne ſe dément,
Et en tous ſens a toûjours même forme.

XL.

L'oiſeleur caut ſe ſert du doux ramage
Des oiſillons, & contrefait leur chant:
Ainſi pour mieux decevoir le méchant,
Des gens de bien imite le langage.

XLI.

Ce qu'en ſecret l'on t'a dit ne revele,
Des faits d'autruy ne ſois trop enquerant,
Le curieux volontiers toûjours ment,
L'autre merite être dit infidelle.

XLII.

Fais poids égal & loyale meſure,
Quand tu devrois de nul être apperçû:
Mais le plaiſir que tu auras reçû,
Ren-le toûjours avec quelque uſure.

XLIII.

Garde ſoigneux le dépôt à toute heure,
Et quand on veut de toy le recouvrer,
Ne va ſubtil des moyens controuver
Dans un Palais, afin qu'il te demeure.

XLIV.

L'homme de ſang te ſoit toûjours en haine,
Hüe ſur luy, comme fait le Berger
Numidien ſur le tygre leger,
Qui voit de loin enſanglanter la plaine.

XLV.

Ce n'eſt pas tout ne faire à nul outrage,
Il faut de plus s'oppoſer à l'effort
Du mal heureux qui pourchaſſe la mort,
Ou du prochain la honte & le dommage,

XLVI.

Qui a desir d'exploiter sa proüesse,
Dompte son ire, & ce ventre & ce feu,
Qui dans nos cœurs s'allume peu à peu,
Soufflé du vent d'erreur & de paresse.

XLVII.

Vaincre soy-même & la grande victoire :
Chacun chez soy loge ses ennemis,
Qui par l'effort de la raison sous mis,
Ouvre le pas à l'eternelle gloire.

XLVIII.

Si ton amy a commis quelque offense,
Ne va soudain contre luy t'irriter,
Ains doucement pour ne le dépiter,
Fais luy ta plainte, & reçois sa défense.

XLIX.

L'homme est fautif, nul vivant ne peut dire
N'avoir failly, és hommes plus parfaits
Examinant & leurs dits & leurs faits,
Tu trouveras, si tu veux, à redire.

L.

Vois l'hypocrite avec sa triste mine,
Tu le prendrois pour l'aîné des Catons,
Et cependant toute nuit à tâtons :
Il court, il va, pour tromper sa voisine.

LI.

Cacher son vice est une peine extréme,
Et peine en vain ; fais ce que tu voudras,
A toy au moins cacher ne te pourras :
Car nul ne peut se cacher à soy-même.

LII.

Aye de toy, plus que des autres, honte :
Nul plus que toy, par toy n'eſt offenſe :
Tu dois premier, ſi bien y as penſé,
Rendre de toy, à toy même le compte.

LIII.

Point ne te chaille être bon d'apparence,
Mais bien ne l'être à preuve & par effet :
Contre un faux bruit que le vulgaire fait,
Il n'eſt rempart tel que la conſcience.

LIV.

A l'indigent montre-toy ſecourable,
Luy faiſant part de tes biens à foiſon :
Que Dieu benit & accroît la maiſon
Qui a pitié du pauvre miſerable.

LV.

Las ! que te ſert tant d'or dedans ta bourſe,
Au cabinet maint riche vêtement,
Dans tes greniers tant d'orge & de froment,
Et de bon vin dans ta cave une ſource ?

LVI.

Si cependant le pauvre nud friſſonne
Devant ta porte & languiſſant de fain,
Pour tout enfin n'a qu'un morceau de pain,
Ou s'en reva ſans que rien on luy donne.

LVII.

As-tu, cruel ! le cœur de telle ſorte,
De mépriſer le pauvre infortuné,
Qui comme toy eſt en ce monde né,
Et comme toy de Dieu l'image porte.

LVIII

LVIII.

Le mal-heur eſt commun à tous les hommes,
Et mémement aux Princes & aux Rois :
Le ſage ſeul eſt exempt de ſes loix :
Mais où eſt-il, las ! au ſiecle où nous ſommes ?

LIX.

Le ſage eſt libre enferré de cent chaînes,
Il eſt ſeul riche, & jamais étranger,
Seul aſſeuré au milieu du danger,
Et le vray Roy des fortunes humaines.

LX.

Le menacer du tyran ne l'étonne,
Plus ſe roidit quand plus eſt agité,
Il connoît ſeul ce qu'il a merité,
Et ne l'attend hors de ſoy de perſonne.

LXI.

Vertu és mœurs ne s'acquiert par l'étude,
Ny par argent, ny par faveur des Rois,
Ny par un acte, ou par deux, ou par trois,
Ains par conſtante & par longue habitude.

X LXII.

Qui lit beaucoup, & jamais ne medite,
Semble à celuy qui mange avidement,
Et de tous mets ſur-charge tellement
Son eſtomach, que rien ne luy profite.

LXIII.

Maint l'un pouvoit par temps devenir ſage,
S'il n'eût penſé l'être ja tout à fait :
Quel Artiſan fut onc Maître parfait
Du premier jour de ſon apprentiſſage ?

LXIV.

Petits ruiſſeaux font les groſſes rivieres :
Qui bruit ſi haut à ſon commencement,
N'a pas long cours, non plus que le torrent,
Qui perd ſon cours és prochaines fondrieres.

LXV.

Maudit celuy qui fraude la ſemence,
Ou qui retint le ſalaire promis
Au mercenaire ; & qui de ſes mis
Ne ſe ſouvient ſinon en leur preſence.

LXVI.

Ne te parjure en aucune maniere :
Et ſi tu es contraint faire ſerment,
Le Ciel ne jure, ou l'homme, ou l'element,
Ains par le nom de la Cauſe premiere.

LXVIJ.

Car Dieu qui hait le parjure execrable,
Et le punit comme il a merité,
Ne veut que l'on témoigne verité,
Par ce qui eſt menſonger & muable.

LXVIII.

Un Art ſans plus, en luy ſeul t'exercite,
Et du métier d'autruy ne t'empêchant,
Va dans le tien le parfait recherchant :
Car l'exceller n'eſt pas gloire petite.

LXIX.

Plus n'embraſſer que l'on ne peut étraindre,
Aux grands honneurs convoiteux n'aſpirer :
Uſer des biens, & ne les diſirer,
Ne ſouhaitter la mort, & ne la craindre.

LXX.

Il ne faut pas aux plaisirs de la couche
De chasteté retraindre le beau don,
Et cependant livrer à l'abandon,
Ses yeux, ses mains, son oreille & sa bouche.

LXXI.

Ha! le dur coup, qu'est celuy de l'oreille,
L'homme en devient quelquefois forcené,
Même alors qu'il nous est assené
D'un beau parler plein de douce merveille.

LXXII.

Mieux nous vaudroit des oreillettes prendre
Pour nous sauver de ces coups dangereux:
Par là s'armoient les Pugils valeureux,
Quand sur l'arene il leur falloit descendre.

LXXIII.

Ce qui en nous par l'oreille penetre,
Dans le cerveau coule soudainement,
Et ne sçaurions y pourvoir autrement,
Que tenant close au mal cette fenêtre.

LXXIV.

Parler beaucoup on ne peut sans mensonge,
Ou pour le moins sans quelque vanité:
Le parler bref convient à verité,
Et l'autre est propre à la fable & au songe.

LXXV.

Du Memphien la grave contenance,
Lors que sa bouche il serre avec le doigt,
Mieux que Platon enseigne comme on doit
Reveremment honorer le silence.

LXXVI.

Comme l'on voit à l'ouvrir de la porte
D'un cabinet Royal, maint beau tableau,
Mainte antiquaille, & tout ce que de beau
Le Portugais des Indes nous apporte.

LXXVII.

Ainſi dés lors que l'homme qui médites,
Et eſt ſçavant commence de s'ouvrir,
Un grand treſor vient à ſe découvrir,
Treſor caché au puits de Démocrite,

LXXVIII.

On dit ſoudain : voila qui fut de Grace,
Cecy de Rome, & cela d'un tel lieu,
Et le dernier eſt tiré de l'Hebreu :
Mais tout en ſomme eſt remply de ſageſſe.

LXXIX.

Nôtre heur pour grand qu'il ſoit nous ſemble [moindre,
Les ſeps d'autruy portent plus de raiſins ;
Mais quand aux maux que ſouffrent nos voiſins,
C'eſt moins que rien, ils ont tort de s'en plaindre.

LXXX.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne,
Il eſt de ſoy le Juge & le bourreau :
Et ne fut onc de Denis le Taureau
Supplice tel, que celuy qu'il ſe donne.

LXXXI.

Pour bien au vif peindre la calomnie,
Il la faudroit peindre comme on la ſent,
Qui par bon heur d'elle ne ſe reſſent,
Croire ne peut quelle eſt cette furie.

Elle

LXXXII.

Elle ne ſait en l'air ſa reſidence,
Ny ſous les eaux, ny au profond des bois:
Sa maiſon eſt aux oreilles des Rois,
D'où elle brave & flétrit l'innocence.

LXXXIII.

Quand une fois ce monſtre nous attache,
Il ſcait ſi fort ſes cordillons nouer,
Que bien qu'on puiſſe en fin les dènouer,
Reſtent toûjours les marques de l'attache.

LXXXIV.

Juge, ne donne en ta cauſe ſentence,
Chacun ſe trompe en ſon fait aiſément:
Noſtre intereſt force le jugement,
Et d'un coſté fait pancher la balance.

LXXXV.

Deſſus la Loy tes jugemens arreſte,
(Et non ſur l'homme, elle eſt ſans affection:
L'homme au contraire eſt plain de paſſion,
L'un tient de Dieu, l'autre tient de la beſte.

LXXXVI.

Le nombre ſainct ſe juge par ſa preuve,
Toûjours égal, entier, ou déparly:
Le droict auſſi, en Atomes party,
Semblable à ſoy toûjours égal ſe treuve.

LXXXVII.

Nouveau Ulyſſe apprend du long voyage,
A gouverner Ithaque en équitè:
Maint a un Scylle & Charibde èvité,
Qui heurte au port, & chez ſoy fait naufrage.

LXXXVIII.

Songe long-temps avant que de promettre ;
Mais ſi tu as quelque choſe promis,
Quoy que ce ſoit, & fuſt-ce aux ennemis,
De l'accomplir en devoir te faut mettre.

LXXXIX.

La Loy ſous qui l'Eſtat ſa force a priſe,
Garde-la bien pour groſſe qu'elle ſoit :
Le bon-heur vient d'où l'on ne s'apperçoit,
Et bien ſouvent de ce que l'on mépriſe.

XC.

Fuy jeune & vieil de Circe le bruvage :
N'écoute auſſi des Syrenes les chants;
Car enchanté tu courrois par les champs
Plus abruty qu'une beſte ſauvage.

XCI.

Vouloir ne faut que choſe que l'on puiſſe,
Et ne pouvoir que cela que l'on doit,
Meſurant l'un & l'autre par le droit,
Sur l'Eternel, moule de la Juſtice.

XCII.

Changer à coup de Loy & d'Ordonnance,
En faict d'Etat eſt un poinct dangereux :
Et ſi Licurgue en ce poinct fut heureux,
Il ne faut pas en faire conſequence.

XCIII.

Je hay ces mots de puiſſance abſolüe,
De plein pouvoir, de propre mouvement,
Aux ſaincts Decrets ils ont premierement,
Puis à nos Loix la puiſſance tolüe.

XCIV.

Croire leger, & ſoudain ſe reſoudre,
Ne diſcerner les amis des flateurs
Jeune conſeil, & nouveaux ſerviteurs
Ont mis ſouvent les hauts Eſtats en poudre.

XCV.

Diſſimuler eſt un vice ſervile,
Vice ſuivy de la deloyauté,
D'où ſourd és cœurs des Grands la cruauté,
Qui aboutit à la guerre civile.

XCVI.

Donner beaucoup ſied bien à un grand Prince,
Pourveu qu'il donne à qui l'a merité,
Par proportion, non par égalité,
Et que ce ſoit ſans fouler ſa Province.

XCVII.

Plus que Sylla c'eſt ignorer les lettres,
D'avoir induit les peuples à s'armer :
On trouvera les voulant déſarmer,
Que de ſubjets ils ſont devenus maiſtres.

XCVIII.

Ri ſi tu veux, un ris ne Democrite,
Puis que le monde eſt pure vanité
Mais quelquefois touché d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Heraclite.

XCIX.

A l'Etranger ſois humain & propice,
Et s'il ſe plaint incline à ſa raiſon :
Mais lui donner les biens de la maiſon,
C'eſt faire aux tiens & honte & injuſtice.

C.

Je t'apprendray, ſi tu veux en peu d'heure,
Le brau ſecret du breuvage amoureux,
Aime les tiens, tu ſeras aimé d'eux,
Il n'y a point de recepte meilleure.

CI.

Crainte qui vient d'amour & reverence
Eſt un appuy ferme de Royauté :
Mais qui ſe fait craindre par cruauté,
Luy-meſme craint & vit en defiance.

CII.

Qui ſauroit bien que c'eſt qu'un Diadème,
Il choiſiroit auſſi-toſt le tombeau,
Que d'affeubler ſon chef de ce bandeau :
Car auſſi bien il meurt lors à ſoy-meſme.

CIII.

De jour, de nuit, faire la ſentinelle,
Pour le ſalut d'autruy toûjours veiller,
Pour le public ſans nul gré travailler,
C'eſt en un mot ce qu'Empire j'appelle,

CIV.

Je ne vis onc prudence avec jeuneſſe,
Bien commander ſans avoir obey,
Eſtre fort craint, & n'eſtre point hay,
Eſtre tyran & mourir de vieilleſſe.

CV.

Ne va au bal qui n'aimera la danſe,
Ny au banquet qui ne voudra manger,
Ny ſur la mer qui craindra le danger,
Ny à la Cour pour dire ce qu'il penſe.

CVI.

Du medisant la langue venimeuse,
Et du flateur les propos emmielez,
Et du moqueur les brocards enfièlez,
Et du malin la poursuite animeuse.

CVII.

Haïr le vray, se feindre en toutes choses,
Sonder le simple, afin de l'attraper,
Braver le foible, & sur l'absent drapper ;
Sont de la Cour les œillets & les roses.

CVIII.

Adversité, defaveur & querelle,
Sont trois essais pour sonder son amy,
Tel a ce nom qui ne l'est qu'à demy,
Et ne sauroit endurer la coupelle.

CIX.

Aime l'estat, tel que tu le vois estre ;
S'il est Royal, aime la royauté,
S'il est de peu, ou bien communauté :
Aime-le aussi, quand Dieu t'y a fait estre.

CX,

Il est permis souhaitter un bon Prince :
Mais tel qu'il est, il le convient porter :
Car il vaut mieux un tyrant supporter,
Que de troubler la paix de sa Province.

CXI.

A ton Seigneur & ton Roy ne te joüe,
Et s'il t'en prie, il t'en faut excuser :
Qui des faveurs des Rois pense abuser,
Bien tost, froissé, chet au bas de la roüe.

CXII.

Qui de bas lieu (miracle de fortune)
En un matin t'es haussé si avant,
Penses-tu point que ce n'est que du vent,
Qui calmera peut-estre sur la brune ?

CXIII.

L'estat moyen, est l'estat plus durable :
On voit des eaux le plat pays noyé,
Et les hauts monts ont le chef foudroyé :
Un petit tertre est seur & agreable.

CXIV.

De peu de biens nature se contente,
Et peu suffit pour vivre honnestement :
L'homme ennemy de son contentement,
Plus a, & plus pour avoir se tourmente.

CXV.

Quand tu verras que Dieu au Ciel retire
A coup à coup les hommes vertueux,
Dis hardiment, l'orage impetueux
Viendra bien-tost ébranler cet Empire.

CXVI.

Les gens de bien ce sont comme gros termes,
Ou forts pilliers qui servent d'arcs-boutans
Pour appuyer contre l'effort du temps
Les hauts Estats & les maintenir fermes.

CXVII.

L'homme se plaint de sa trop courte vie,
Et cependant n'employe où il devroit
Le temps qu'il a, qui suffir' luy pourroit.
Si pour bien vivre avoit de vivre envie.

CXVIII.

Tu ne ſaurois d'aſſez ample ſalaire
Recompenſer celuy, qui t'a ſoigné
En ton enfance, & qui t'a enſeigné
A bien parler, & ſur tout à bien faire.

CXIX.

Es jeux publics, au theatre, à la table,
Cede ta place au vieillard & chenu :
Quand tu ſeras à ſon âge venu,
Tu trouveras qui fera le ſemblable.

CXX.

Cil qui ingrat envers toy ſe demontre,
Va augmentant le los de ton bien-fait :
Le reprocher maint homme ingrat a fait :
C'eſt ſe payer, que du bien faire montre.

CXXI.

Boire & manger, s'exercer par meſure,
Sont de ſanté les outils plus certains :
L'excez en l'un de ces trois aux humains
Haſte la mort, & force la nature.

CXXII.

Si quelquefois le mechant te blaſonne,
Que t'en chaut-il ? helas ! c'eſt ton honneur :
Le blaſme prend la force du donneur :
Le los eſt bon, quand un bon nous le donne.

CXXIII.

Nous meſlons tout, le vray parler ſe change :
Souvent le vice eſt du nom reveſtu
De la prochaine oppoſite vertu :
Le los eſt blaſme & le blaſme eſt loüange.

CXXIV.

En bonne part ce qu'on dit tu dois prendre,
Et l'imparfait du prochain ſupporter,
Couvrir ſa faute, & ne la rapporter,
Prompt à loüer, & tardif à reprendre.

CXXV.

Cil qui ſe penſe & ſe dit eſtre ſage,
Tien-le pour fol, & celuy qui ſcavant
Se fait nommer, ſonde-le bien avant,
Tu trouveras que ce n'eſt que langage.

CXXVI.

Plus on eſt docte, & plus on ſe dèfie
D'eſtre ſavant : & l'homme vertueux,
Jamais n'eſt veu eſtre preſomptueux,
Voylà des fruits de ma Philoſophie.

FIN.







LES QUATRAINS DU PRESIDENT FAVRE.

I.

POUR vivre à Dieu, l'homme doit en Dieu vivre :
Qui vit à soy, meurt souvent à son Dieu :
Mais celuy-là qui dit au monde adieu,
Mourant à soy, vit bien pour mieux revivre.

II.

Ce n'est mourir de perdre cette vie,
Rien que le corps par la mort n'est vaincu,
Pourveu qu'on ait Chrestiennement vescu,
La mort se voit par soy-mesme ravie.

III.

Ce sac de vers, cette charongne morte,
Un jour, un jour son ame reprendra,
Lors par effect le corps advouëra,
Que non luy l'ame, ains que l'ame le porte.

IV.

Ayant forfait, ne dy point, je ſuis homme :
Mais ſouvien-toy d'eſtre encore Chreſtien :
Et t'advoüant indigne d'un tel bien,
Garde ſur tout qu'ingrat Dieu ne te nomme.

V.

Où que tu ſois, quoy que ton peché face,
Croy que ton Dieu te voit de tout coſté :
Pourrois-tu bien de ſa divinité,
Reſpecter moins que d'un Prince la face ?

VI.

Adore Dieu comme un Chreſtien doit faire,
N'eſt le prier de levres, ains de cœur :
Le principal, c'eſt d'aymer ſon honneur,
C'eſt l'adorer, ne vouloir luy deſplaire.

VII.

Ren-toy devot, ſi tu veux que la grace
De ce grand Dieu t'empeſche de pecher,
Et ne croy pas d'eſtre ſi dur rocher,
Que pour cela meilleur il ne te face.

VIII.

Eſtre devot n'eſt qu'un deſir extreme
De laiſſer tout pour s'unir tout à Dieu :
Mais qui plus eſt, quand le temps & le lieu
Le veut ainſi, pour Dieu laiſſer Dieu meſme.

IX.

Pour vivre bien, fay que ſouvent ton ame
Rentrant en ſoy medite ſainctement
Quel eſt ton Dieu, quel toy ſemblablement :
Combien luy grand, combien toy pauvre infame.

X.

En ces deux poincts, ſoy-meſme & Dieu connoiſtre,
Giſt tout le bien qui ſe peut deſirer :
Heureux qui peut l'un de l'autre attirer,
Et par le Ciel le enfers reconnoiſtre.

XI.

Fay qu'un desir de la vie éternelle
Incessamment espoinçonne ton cœur,
Si tu pretens d'estre enfin le vainqueur,
De cette mort qui se vante immortelle.

XII.

Garde-toy bien d'aimer Dieu pour la gloire,
Qu'un jour tu veux de sa main recevoir,
Tu te rendrois indigne de l'avoir,
Le proposant au prix de ta victoire.

XIII.

Ayme ton Dieu pour sa bonté si grande,
Qui te cherit d'un amour si constant :
Peux-tu n'aimer un Dieu qui t'aime tant,
Qui rien de toy que l'amour ne demande ?

XIV.

De cette amour si ton ame estoit pleine,
A ton prochain pourrois-tu faire mal ?
Puis qu'il ne faut aimer l'homme à l'esgal,
L'amour de Dieu produit l'autre sans peine.

XV.

Pour bien aimer autruy comme toy mesme,
Ne t'aime point sinon comme celuy,
Lequel n'a rien qui ne soit de l'autruy,
Pour estre aimé, non mesmes de soy-mesme.

XVI.

Hay ta chair, & ses plaisirs infames,
Mais encore plus ta propre volonté,
C'est celle-là de qui l'authorité
Fait regorger les enfers de tant d'ames.

XVII.

Tant aimer Dieu que soy-mesme on haïsse,
C'est s'aimer bien, & d'amour bien lié :
Mais t'aimer tant, que Dieu soit oublié,
C'est prier Dieu que l'enfer t'engloutisse.

XVIII.

Uſer, joüir, ont telle difference,
Que ſans ſe perdre on en peut abuſer :
Jouïr Dieu ſeul ſans jamais en uſer :
Du reſte uſer, mais non par jouyſſance,

XIX.

Honneurs, eſtats, richeſſe incomparable,
Cil qui premier vous oſa dire bien,
Puis que ſi mal il connut voſtre rien,
Que ne fut-il fait par vous miſerable ?

XX.

Si les threſors Dieu compare aux eſpines,
Comment peux-tu dans ta main les ſerrer ?
Ouvre-la donc, & pour mieux t'aſſeurer,
Remply ton cœur de richeſſes divines.

XXI.

Le voyageur n'eſt-il ſot, s'il ne change
Tout ſon argent qui n'a miſe autre part ?
Tu cours au Ciel pour y prendre ta part,
Pren donc de Dieu quelque lettre de change.

XXII.

Mais pour l'avoir (car par tout il en donne)
Fay liberal l'aumoſne à plein boiſſeau,
Puis que tu ſcais, que pour un verre d'eau,
Pour un denier il rend mainte couronne.

XXIII.

Quand tu reçois en tes biens grand dommage,
Pour te ſauver Dieu deſcharge ta nef ;
Puis qu'il te faut entrer là haut en bref,
Garde qu'au port tu ne faces naufrage.

XXIV.

Oy ce vieil mot qui dit, Cache ta vie,
Si tu ne veux que vivre impunement :
Mais ſi tu ſais vivre Chreſtiennement,
Fay qu'on la voye, & qu'on y prenne envie.

XXV.

Ne cherche point de ressembler, mais d'estre
Tel que tu veux de tous estre estimé,
A quoi te vaut d'estre tel renommé,
Si Dieu te voit, s'il te tient pour un traistre.

XXVI.

Je ne veux pas que l'honneur tu mesprises,
Quand ta vertu se fera venerer :
Mais je voudrois, que pour plus t'honorer,
Il vinst à toy lors que moins tu le prises.

XXVII.

Ce point d'honneur qui tant pique le monde,
Croy qu'il n'est pas, puis que ce n'est qu'un point :
Ou que s'il est, pour le moins il n'a point
De cet honneur, qui porte qu'on s'y fonde.

XXVIII.

Croy que plustost c'est un seur tesmoignage
Du peu de cœur qu'a l'homme impatient,
Qui pour braver, à la mort s'enfuyant,
Du moindre mot ne peut vaincre l'outrage.

XXIX.

Lors qu'il faudra que la cause publique,
Ou de ton Dieu arme en guerre ton flanc,
Fay voir alors, prodigue de ton sang,
Combien tu vaux, quand le devoir te picque.

XXX.

Ne pense pas qu'un bon cœur se défie
D'estre vaillant & humble ensemblement :
L'humilité doit estre l'ornement
De la valeur, l'orgueil de la furie.

XXXI.

L'humilité à Platon inconnuë,
Ne s'apprend point qu'en l'Escole de Dieu :
C'est celle-là, qui seule sans milieu.
Se porte en bas pour voler sur la nuë.

XXXII.

Si par discours tu ne peux bien comprendre
De ta grandeur l'immense vilité,
Voy qui tu es, voy qui tu as esté,
Qui tu seras encore apres ta cendre.

XXXIII.

Si Dieu fait chair, s'appelle ver de terre,
Voudrois-tu bien prendre un titre pareil ?
Dy que tu n'es que poudre, ains le cercueil,
Où le grand Rien tous ses titres enterre.

XXXIV.

L'humilité n'est point embitieuse
De cét honneur qui la suit dignement :
C'est double orgueil de feindre simplement
L'humilité, qnand elle est orgueilleuse.

XXXV.

Ne pense pas que pour humble te dire,
Ce soit assez d'estre tel reconnu,
Il faut de plus, quand tu seras tenu
Homme de peu, le croire & puis t'en rire.

XXXVI.

Ne fay jamais que ton œuvre meschante
Donne argument de parler mal de toy :
C'est le secret pour bien vivre & m'en croy,
Ouïr le blasme, & faire tant qu'il mente.

XXXVII.

Quand tu seras outragé comme infâme,
Ne dy jamais, je suis homme de bien :
Mais dy sans fard, ha ! je merite bien
Pour mes pechez plus de mal que ce blasme.

XXXVIII.

Ne fais estat que de ta conscience,
Si l'on te veut faussement accuser,
Ne laisse pas, pour ne scandaliser,
De faire voir à tous ton innocence.

XXXIX.

Pren pour amis ceux qui ſont de ton aage,
S'ils ſont meilleurs & plus ſages que toy :
S'ils ne le ſont (ſans leur dire pourquoy)
Laiſſe les là, prend des vieux le plus ſage.

XL.

Platon dit vray, que de la défiance
(comme un enfant) la prudence naiſſoit :
Ne dy qu'encor la deffience ſoit,
Tout au rebours fille de la prudence,

XLI.

Aime un chacun, ſi tu veux que Dieu t'aime
Ne pren pourtant un chacun pour amy ;
Aime un chacun, voire ton ennemy :
Mais tes amis plus encor que toy-même.

XLII.

A ton amy qu'auras ſceu bien élire.
Ne crain d'ouvrir le ſecret de ton cœur :
Mais pour jamais n'offencer ſon honneur,
Crain de penſer ce qu'il doive redire.

XLIII.

De l'ennemy, qui tes œuvres épie,
Pour t'en venger tire commodité,
Te faiſant bon, ſi tu ne l'as eſté,
Si ja tu l'es, vivant plus ſainte vie.

XLIV.

L'homme méchant (eſclave de ſon vice)
Ne peut durer, s'il n'a de grands amis :
Mais pour mon mieux, Dieu me doint ennemis
Plein d'un deſir qui brave ma malice.

XLV.

Pour eſtre aimé, fay que ceux qui te priſent,
De ta faveur cheriſſent les honneurs,
Et ne ſois pas fait ſemblable à pluſieurs,
Qu'on n'aime point, que de peur qu'ils ne nuiſent

XLVI.

Fol est celuy dont le discours se fonde
Sur ce qu'il peut en songe imaginer :
Mais bien plus sot, qui pense gouverner
Apres sa mort une autrefois le monde.

XLVII.

A quoi servir tant de vaines loüanges,
Apres ta mort tu ne les sentiras,
Garde plustost, que là où tu seras,
Tu ne sois ry du diable & de ses Anges.

XLVIII.

Puis que tu scais quel moyen il faut suivre,
Pour vivre bien, pourquoy ne vis-tu pas,
Pour bien mourir, ainsi qu'à ton trépas,
Tu voudrois bien avoir sceu toûjours vivre.

XLIX.

Si pour guerdon de ta vertu plus rare,
Dieu t'enrichit & de biens & d'honneur,
Louë si haut la bonté du donneur,
Que pour ton mieux il n'en soit plus avare.

L.

Tu peux bâtir comme oyseau sur la terre,
Comme Chestien tu dois bâtir aux Cieux
Ce seul Palais te rende ambitieux,
Dont Dieu sera le masson & la pierre.

LI.

De l'envieux les langueurs nompareilles
Tiennent son cœur justement affligé,
Mais si tu veux estre encor mieux vangé,
Donne à son cœur cent yeux & mille oreilles.

LII.

Du mal d'autruy prendre un plaisir extréme,
Du bien d'autruy concevoir maint regret,
C'est témoigner de ne scavoir que c'est,
Ny bien, ny mal d'autruy, ny de soy-mesme.

L'homme

LIII.

L'homme laſcif prend ſa chair pour excuſe,
L'avare l'or, le ſuperbe l'honneur,
L'ire un ſang chaud, la ſanté le dormeur,
Et le gourmand, l'envieux tout accuſe.

LIV.

Rougis-tu point luxurieux infame,
De décharger ta faute ſur le corps?
Hé! penſes-tu honniſſant le dehors,
Rendre plus net le dedans de ton ame?

LV.

Ne dy jamais pour couvrir ta luxure,
Que ce peché ſe cache dans ta chair:
C'eſt dans ton cœur que tu dois rechercher
De ton forfait, & la ſource, & l'ordure.

LVI.

De ces pechez que capitaux on nomme,
Scache ſur tous la luxure fuïr,
Ne vois-tu pas les beſtes y courir?
Les autres n'ont, que du diable, & de l'homme.

LVII.

L'avare étant de ſon or idolatre,
N'a pour objet que le mal de ſon bien,
Et pour compter, changeant ſon tout en rien,
Moins il en a, plus il dit cinq & quatre.

LVIII.

Bien dit-on vray, qu'il n'eſt telle richeſſe
Pour vivre heureux, que le contentement:
L'avare n'a que le content: & ment,
Quand ſien il dit, ce qu'aux autres il delaiſſe.

LIX.

Si tu pouvois le Ciel par l'or acquerre,
Ce ſoin devroit ſans ceſſe te tenir,
Mais ſi tu ſcais quel mal t'en peut venir,
Pourquoy baiſer l'excrement de la terre?

LX.

De quoy peux-tu t'enorgueillir ſuperbe,
Si tu n'as rien que Dieu ne t'ait donné ?
S'il faut dêja, qu'à peine encore bien né,
Tu ſois l'épic, dont la mort fait ſa gerbe.

LXI.

L'ambition du Ciel precipitée,
Contre le Ciel va toûjours s'élevant :
C'eſt pour plonger aux enfers plus avant,
Comme au bourbier la pierre en haut jettée.

LXII.

L'ambition pour mere a l'ignorance,
L'orgueil pour pere, & l'enfer pour pays,
Pour ſon plaiſir cent mille & mille ennuis :
Mais pour bourreau ſa ſeule impatience.

LXIII.

Quoy qu'offenſé, ſois toûjours debonnaire,
Et en ce point ne reſſemble à Platon,
Qui n'épargnoit ſes valets, ce dit-on,
Que quand contr'eux il étoit en colere.

LXIV.

Dieu ne veut pas qu'à l'égal d'une ſouche,
Tu ſois ſans poulx, quand tu es offencé :
Mais que ton cœur (juſtement courroucé)
Se commandant tienne en bride ta bouche.

LXV.

Le courroux eſt des tortures plus fortes
Pour découvrir de ton cœur le ſecret :
Sois au rebours à la grace tout preſt,
Tu feras voir qu'en ton cœur Dieu tu portes.

LXVI.

Si des pechez le grand nombre te preſſe,
Si le combat t'en ſemble trop affreux,
Je te diray comme en fuyant tu peux
Les vaincre tous, fuy la ſeule pareſſe.

LXVII.

Courir toûjours au devoir de ſa charge,
C'eſt combatant fuyr l'oiſiveté :
Sans dur combat le vice n'eſt dompté,
La ſeule chair, quand tu fuis pren la charge.

LXVIII.

Ce n'eſt le tout de brouïller maint affaire,
Pour n'eſtre dit juſtement pareſſeux :
Le principal, c'eſt n'eſtre point de ceux,
Leſquels font tout, fors ce qu'ils doivent faire.

LXIX.

Pauvre gourmand, d'où vient que tant tu diſnes;
Si tu n'as faim, ou ſi toſt ne l'auras ?
Veux-tu ſcavoir comment tu banniras,
Ces voluptez, goûte mieux les divines.

LXX.

Pourquoy dis tu pour excuſer ta bouche,
Que ta ſanté te fait eſtre gourmand :
Si par jeuſner ton ventre oncques n'apprend,
Combien dort mieux qui ſans ſouper ſe couche.

LXXI.

Le ventre plein de crapule & de ſauce,
Tout en dormant la luxure produit :
Fay le jeuner, il ſera moins de bruit,
Et ſi fera que tant mieux Dieu t'exauce.

LXXII.

Si d'un beau corps le vain regard te tente,
Va voir ton ame, & une, & ſans témoins,
Si belle elle eſt, pourquoy l'aimes tu moins
S'elle ne l'eſt, qu'eſt ce qui te contente ?

LXXIII.

Si tu voyois la beauté de cette ame,
Lors que de Dieu la grace l'embellit,
Tu brûlerois & ta table, & ton lit,
Pour t'embraſer d'une ſi ſaincte flame.

LXXIV.

Pour parvenir tu peux bien te promettre,
Sans te flatter, qu'enfin tu parviendras:
Mais ne croy point, lors que grand tu ſeras,
D'eſtre ſi bon qu'il faudroit pour tel eſtre.

LXXV.

Ne juge point l'homme bon, ou coulpable,
Pour bien, ou mal, qu'il reçoive de Dieu:
Voy ſeulement ſi le Ciel, ou le feu,
Dêja le fait heureux, ou miſerable.

LXXVI.

Vy comme ayant à mourir tout á l'heure,
Vy comme ayant à vivre longuement:
L'un te fera vivre éternellement,
L'autre ſi peu, qu'à ta mort on te pleure.

LXXVII.

Ne crain la mort, pour douleur qu'elle apporte,
La mort n'eſt rien, puis qu'on ne la ſent pas:
Mais vy ſi bien, qu'apres ce tien treſpas,
La meſme mort aux enfers ne t'emporte.

LXXVIII.

Ton Dieu, ta mort, pour un jour te ſurprendre,
Comme larrons veillent ja ta maiſon;
Pour t'aſſeurer, ſcache en toute ſaiſon,
Faiſant bon guet, eſtre preſt de te rendre.

LXXIX.

L'homme de bien peut ſouffrir calomnie,
Il n'en doit pas eſtre moins eſtimé:
Mais quand tu vois quelque homme diffamé,
Croy que ſon nom eſt meilleur que ſa vie.

LXXX.

De tes amis honore la memoire,
S'ils ſont vivans, cherche de les revoir:
S'ils ſont ja morts, fay qu'ils puiſſent te voir
Un jour là haut compagnon de leur gloire.

LXXXI.

D'un tien ami perdant la jouïſſance,
Si par ſa mort pren le patiemment,
Si par ſon tort, pren le joyeuſement,
Si par le tien, meurs, ou purge l'offence.

LXXXII.

Quand le méchant te voudra faire outrage,
Pour ne venger, ni recevoir le tort,
Fay luy toucher que tu es le plus fort :
Mais en effet montre toy le plus ſage.

LXXXIII.

Si de ton Dieu la juſte main te preſſe,
Reconnoiſſant que c'eſt pour ton peché,
Souffre joyeux : ou ſi tu es ſâché,
Fay voir que c'eſt ton peché qui te bleſſe.

LXXXIV.

Du cœur humain la figure t'exhorte,
Que le tien ſoit quant au monde ſerré :
Mais quant à Dieu, large, ouvert & quarré,
Pour le loger quand luy-même s'y porte.

LXXXV.

Peut-on ſouffrir que la Philoſophie
D'un ſeul inſtant face ſi peu de cas,
S'il faut enfin que l'inſtant du trépas
Donne la loy à l'éternelle vie ?

LXXXVI.

Si de la mort le chemin pour Dieu même
Se voit frayé pour monter ſur les Cieux,
Quand tu la vois venir clorre tes yeux,
Es-tu Chrêtien, ſi ton ame en eſt blême ?

LXXXVII.

N'atten d'avoir achevé ta carriere,
Pour faire part aux pauvres de ton bien :
En pleine nuit faut-il pour y voir bien,
Que ton flambeau t'éclaire par derriere ?

LXXXVIII.

De tes forfaits quand Dieu t'a purgé l'ame,
Sois plus soigneux qu'oncques de ne pecher :
La méche esteinte, au soudain approcher
De la fumée, aussi tost se r'enflamme.

LXXXIX.

Pour vivre heureux, jamais ne t'imagine
L'état meilleur où tu voudrois te voir :
Discours plustost que tu deusses avoir
Pis que tu n'as, comme en étant plus digne.

XC.

Chery l'honneur de voir souvent ton Prince,
Mais pour cela ne frequente la Cour :
Là le plus grand enfin se trouve court,
Le plus vaillant, celuy qui mieux te pince.

XCI.

N'aille à la Cour qui dira ce qu'il pense,
Ny qui craindra d'avoir mille envieux,
Ny qui voudra d'un cœur ambitieux
Pretendre au ciel pour toute recompense.

XCII.

Nul n'est repris de gueule, ou d'avarice,
D'orgueil, luxure, envie, oisiveté,
Sans en rougir, tant soit-il éhonté,
Le seul venger fait gloire de son vice.

XCIII.

Rien ne te sert de pleurer tes miseres,
Qu'à faire voir que tu n'as point de cœur :
Veux-tu tirer profit de ta douleur ?
Lave un peché de mille pleurs ameres.

XCIV.

Ne dy jamais, tel m'a fait miserable,
Autre que toy ne te peut faire mal :
De ton bon-heur es-tu si liberal,
Qu'au gré d'autruy tu le rendes perdable ?

XCV.

L'homme eſt grand ſot, s'il oſe ſe promettre
Cent ans de vie, ha ! c'eſt trop s'abuſer :
Quiconque ſcait ſa vie mépriſer,
Scache qu'il eſt de la tienne le maiſtre.

XCVI.

Le monde eſt rond, l'ame triangulaire :
Comment pourroient mille mondes remplir
L'ame qui eſt capable de tenir
Celuy qui peut mille monde défaire ?

XCVII.

Heureux celuy qui voit peupler ſa race
D'enfans bien nez : mais beaucoup plus heureux,
Qui les rend tels, qu'ils puiſſe avoir en eux
Dignes vaiſſeaux, où Dieu verſe ſa grace.

XCVIII.

Bien que c'eſt peu de cette vie humaine,
Grand eſt celuy qui la ſcait bien priſer :
Mais bien plus grand qui la ſcait mépriſer,
Non par dédain, mais pour l'aimer ſans peine.

XCIX

Quand tu voudras compter au vray ton aage,
Ne me di point j'ay ſoixante ans & plus :
Tu compterois les ans que tu n'as plus,
Compte tes jours dés quand tu ſeras ſage.

C.

Si tu fais mal ton plaiſir eſt d'une heure,
Mais le regret t'en demeure à jamais :
Si tu fais bien te prenant tu t'y plais,
La peine paſſe, & le plaiſir demeure.

FIN.

